



LIVRES/

ROMANS

**AUDUR AVA
OLAFSDOTTIR**
MISS ISLANDE Traduit
de l'islandais par Eric Boury.
Zulma, 264 pp., 20,50 €.



Elle est si bien de sa personne que Hekla (prénom volcanique) a des propositions pour devenir Miss Islande. Mais ça ne l'intéresse pas, car elle écrit, la nuit s'il le faut, avec détermination, et sans ambition: «Personne n'attend le roman de Hekla Gottskalksdottir.» Le jour où elle se met en ménage avec un poète, qui aimerait la voir derrière les fourneaux, elle tait son vrai métier d'écrivain. Son ami Jon John a lui aussi un secret. Les homosexuels, «on les traite comme les violeurs d'enfants et les communistes». Nous sommes en 1963. Hekla n'envie pas le sort de son autre amie, Isey, mariée et mère de famille, qui peut dire d'un même souffle «je suis tellement heureuse» et «je me sens tellement seule». Ecrivain, elle l'est également: «Une fois que j'ai écrit dans mon journal, je me sens aussi bien que si j'avais plié tout le linge et fait tout le ménage.» Le charme et l'humour dévastateur mine de rien d'Olafsdottir viennent de lui valoir le prix Médicis étranger. **Cl.D.**



46 : Callan Wink / Montana mon amour
47 : Franck Pavloff / Telle peur, tel fil
50 : Blaise Cendrars / «Comment ça s'écrit»

LIVRES



Recueilli par
CLAIRE DEVARRIEUX
Photo
ROBERTO FRANKENBERG

L'Islandaise Auður Ava Olafsdóttir avait 40 ans quand elle a publié, en 1998, son premier roman, *le Rouge vif de la rhubarbe* (traduit chez *Zulma* en 2016). Elle a commencé à écrire tout en enseignant à l'université de Reykjavik où elle est née, en 1958. Elle a deux filles. Sa mère, dit-elle, avait oublié de la prévenir que c'était beaucoup de travail d'élever des enfants.

En France, elle a été découverte avec *Rosa candida*, l'histoire d'un jeune homme qui s'en allait dans un monastère lointain repiquer les boutures d'une rose à huit pétales. Il était le père d'une petite fille conçue dans une serre lors d'une unique nuit d'amour, et le frère jumeau d'un autiste. Dans tous les romans d'Auður Ava Olafsdóttir, un personnage présente un handicap. Le petit garçon de *l'Embellie* n'entend rien et voit mal, ce qui décuple la justesse de ses perceptions. La naine de *l'Exception* est à la fois conseillère conjugale, psychanalyste, écrivain et porte-plume. L'héroïne adolescente du *Rouge vif de la rhubarbe*, qui ne peut se déplacer qu'à l'aide de béquilles, a un projet d'escalade.

La poésie, la fantaisie d'Olafsdóttir, ce charme qui conquiert immédiatement le lecteur, se retrouvent dans son nouveau roman, *Ör*. L'effet de décalage opère une fois de plus dans les dialogues. La mère du narrateur, Guðrun, est une savante dont la démence sénile altère drôlement la conversation. Le voisin, à qui notre homme espère pouvoir emprunter un fusil de chasse, égrène des statistiques sur les infortunes de la condition féminine de par le monde, tout en parlant pneus et moteurs. Ce voisin est aussi celui qui fait la cuisine à la maison – dans chaque roman, hommes et femmes s'échangent des recettes roboratives.

Pourquoi Jonas, le narrateur de *Ör*, 49 ans, a-t-il besoin d'un fusil ? Pour se tuer. On ne saisit pas tout de suite la raison de son désespoir. Voici : Guðrun Nymphéa, sa fille, 26 ans, spécialiste de bio-

«Auteurs, on est des voleurs» Entretien avec Auður Ava Olafsdóttir



Entretien avec Auður Ava Ólafsdóttir

Suite de la page 43 logie marine, n'est pas de lui. C'est l'ultime vacherie que lui a balancée sa femme, la troisième Guðrun, après l'avoir quitté. Mais Jonas ne veut embarquer personne de son cadavre. Aussi décide-t-il de partir pour un pays étranger, un pays qui se relève à peine d'une guerre meurtrière. Muni de sa boîte à outils et d'une perceuse, Jonas s'installe dans une ville qui ne sera jamais nommée. Libre à chacun d'y reconnaître la Syrie, ou la Yougoslavie. Peu importe. Les habitants nous ressemblent. Jonas s'installe dans un hôtel qui tient encore debout, mais a besoin de réparations. La métaphore est limpide. Indéniable est l'espoir du lecteur que Jonas soit lui-même réparé. Mais *Ör*, même avec une part burlesque, est un roman grave où la mort rôde encore.

Etes-vous déjà allée dans un pays dévasté par la guerre ?

Non. Mais en tant qu'être humain j'ai quand même souffert, et en tant qu'écrivain je souffre un peu avec tout le monde. On dit que l'âme de l'écrivain est toujours souffrante même si c'est quelqu'un d'heureux ou d'heureuse dans sa vie personnelle. Dans ce roman précisément je voulais écrire sur la souffrance, sur la douleur. J'ai regardé beaucoup de documentaires.

Vos personnages ont généralement foi dans la nature humaine...

C'était vrai dans *Rosa candida*. Là c'est autre chose. Page 74 : «Tu savais que l'homme est le seul animal à pleurer ? - Non, je l'ignorais. Je croyais que c'était le seul animal à rire.» Dans *Rosa candida*, je parlais de la sensibilité masculine, de la paternité. Dans *Ör*, je vais plus loin avec l'idée de la virilité. D'être capable de tuer.

La part des femmes est très importante dans ce roman. *Ör* veut dire «cicatrice» en islandais, on a gardé le titre. C'est un roman physique, corporel, qui parle de la chair, de la peau, de la sexualité, de la fragilité de l'homme. Nous sommes tous porteurs de cicatrices, à commencer par celle, originelle, du nombril. Le nombrilisme est une notion occidentale. Il existe 6 000 livres de *self help* paraît-il ? On part de son propre nombril pour arriver aux cicatrices des autres.

Cela fait partie de notre expérience d'avoir des cicatrices. Je le considère comme quel que chose de positif.
Le pays dé-



truit est-il une projection des tourments du héros ?

C'est un roman sur la guérison, la réparation, la reconstitution, et c'est principalement le rôle des femmes de reconstruire les sociétés détruites. Une chose m'a surprise. Après une guerre civile, il n'y a pas de justice. On oublie ce qui s'est passé, on essaie de recommencer de zéro. Tous les hommes ont tué, on ne sait pas qui était le sniper. On pense, dans le livre, qu'il chantait dans le chœur, mais on ne sait pas si c'était le baryton ou le ténor. On ne demande pas aux femmes si elles ont été violées, ni par combien, ou qui est le père de leur enfant. J'avais envie de mettre un peu de lueurs, un peu d'espoir, dans ce monde noir.

On imagine mal un roman de vous sans espoir ni humour...

Ce qui m'intéresse le plus, ce sont les paradoxes qui nous rendent humains. Dès mon premier roman, on voyait cette tendance de se saisir des petites choses de rien, du quotidien, et de leur conférer un sens universel. Il y a toujours quelque part dans mes pensées la citation de Nietzsche que j'ai mise en exergue à *l'Exception*. «Nous voulons être les poètes de notre vie et d'abord dans les choses les plus modestes et les plus quotidiennes.» Dans le *Rouge vif de la rhubarbe*, j'avais envie d'opposer la volonté rationnelle de comprendre le monde et une autre vision plus sensuelle, plus centrée sur les petites choses de rien.

Je ne prétends pas écrire l'histoire de la Seconde Guerre mondiale en deux tomes. Mon personnage aurait pu choisir entre une soixantaine de pays en guerre, malheureusement.

A-t-il choisi l'ex-Yougoslavie ?

Non, on ne sait pas. Ce n'est pas nommé. Une amie m'a dit, après avoir lu le manuscrit : «Mais *Eizeuv* - c'est comme ça qu'on prononce mon nom - il n'y a pas de champignons en Syrie.» Je lui ai expliqué qu'il ne s'agissait pas de la Syrie.

Il y a plusieurs points de départ. J'avais fixé la date symbolique du 1^{er} septembre 2015 pour me mettre à *Ör*. A l'époque en Islande, il était beaucoup question des réfugiés syriens. La moitié des Islandais ont proposé d'accueillir un réfugié ou une famille. C'est typiquement

islandais, les Islandais veulent sauver le monde entier, a dit le ministre de l'Intérieur. Pas en se moquant, non. Nous sommes comme ça, un peu

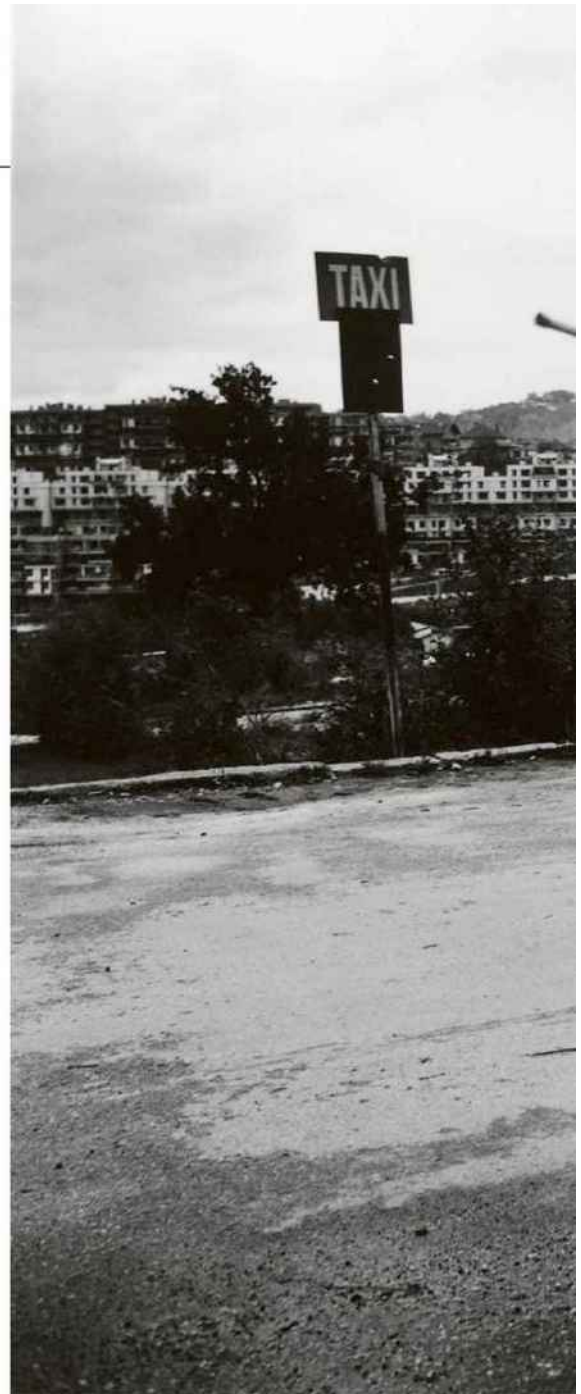
naïfs, c'est ce qu'il voulait dire. Alors je me suis demandé quel type d'Islandais j'enverrais dans le monde pour le sauver. J'ai pensé tout de suite à un bricoleur, l'archétype de la masculinité islandaise. Il s'appelle Jonas, un nom de la Bible, qui signifie la colombe. Son autre prénom, Ebenezer, veut dire serviable, celui qui donne un coup de main. Peu importe si les Islandais sont avocats, médecins, ils sont tous plus ou moins bricoleurs, ils savent tout réparer, portent les meubles, les posent là où leur femme leur dit de les poser. Mon héros a toujours fait ça pour les trois femmes de sa vie, les trois Guðrun.

Evidemment, arrivé sur place, il ne dirait pas qu'il arrive en messie bricoleur, mais enfin il commence à aider les femmes à reconstruire la société. Mon idée était que celui qui sait ce qui se passe est responsable. Une personne ne peut pas sauver le monde à elle seule, mais nous pouvons tous faire quelque chose. Le roman parle aussi de la corruption, de la reconstruction. Quand le héros arrive, on lui demande de quel pays il vient. L'Islande n'est jamais nommée dans le roman. On lui demande si son pays a participé aux bombardements aériens. Il dit : on n'a pas d'armée. C'était quand la dernière guerre chez lui ? Il répond : en 1238. Ce qui est vrai.

Pourquoi y a-t-il toujours des scientifiques dans vos livres ?

J'aime bien jouer avec les chiffres. J'ai toujours été la meilleure en mathématiques jusqu'au bac, ça ne m'intéressait pas, mais c'était facile pour moi. Mon père était ingénieur. Quand j'étais toute petite, avant de dormir, il me racontait des histoires de nombres. La mère du héros de *Ör* est une ancienne professeur de mathématiques, spécialiste des chiffres des conflits. Normalement, ce sont les hommes qui s'intéressent à ça. J'ai renversé les rôles. La fille du héros est comme ma fille aînée, concernée par l'environnement, le réchauffement, des choses comme ça. elle est spécialiste de l'océan qui se remplit de plastique et ce plastique a un effet sur la fertilité des hommes.

La veille du 1^{er} septembre 2015, je suis tombée et me suis cassé l'épaule droite. Je suis droitrière. J'ai tapé le premier jet avec trois doigts de la main gauche sur mon ordinateur, j'ai beaucoup souffert, pendant dix mois, pour écrire ce livre sur la douleur, j'ai vraiment eu du mal. Puis j'ai imprimé le texte pour le lire. L'étape la plus importante dans le métier d'écrivain, c'est se transformer en lecteur. Mais en lecteur qui déteste l'écrivain, l'autre moitié de soi-même. A ma surprise, ce n'était pas le livre que je pensais



écrire, ce n'était pas comme dans le cas de *Rosa candida* où, un mois avant de commencer, le roman était là, il n'y avait plus qu'à l'écrire. C'était comme Michel-Ange, il avait un bloc de marbre devant lui, il fallait juste libérer la forme emprisonnée dedans. C'est un peu pareil d'habitude avec mes romans. Mais là, c'était différent. J'ai compris que quand on a trop à dire sur un sujet, il faut couper.

J'ai coupé, coupé, coupé, car ce qui compte, c'est ce qu'il y a entre les mots, entre les lignes, là où le lecteur met le sens, son imagination, son expérience, sa vision du monde. J'ai prévenu mes traducteurs que *Ör* serait le roman le plus difficile, car il fallait traduire les silences, garder la conscience du personnage jusque dans le non-dit. Un roman se construit par oppositions. Quand on écrit sur la vie, sur cette aventure



«Une chose m'a surprise. Après une guerre civile, il n'y a pas de justice. On oublie ce qui s'est passé, on essaie de recommencer de zéro.»

PHOTO JEAN-CHRISTIAN BOURCART/RAPHO

ressemblent-elles à ce que vous écrivez ?

Je ne me suis jamais posé la question. Beaucoup d'images me sont passées par la tête en écrivant *Ör*. Pas seulement de l'art, mais des images de l'actualité, des atrocités...

...des paysages ?

Non, pas de paysage. La nature en Islande est différente de la nature dans tous les autres pays de la planète. C'est sauvage, dangereux, c'est le pays le plus volcanique du monde. On attend actuellement des éruptions sous-glacières, avec des inondations énormes, on va vous envoyer encore des cendres, on va déranger à nouveau l'espace aérien européen. Le temps en Islande, le vent qui souffle, le temps qui est tellement chaotique forge notre caractère. Elle est ancrée en nous, la nature. On est habitués à des choses imprévisibles, on reste stoïques devant les éruptions et les crises économiques, mais on peut s'affoler pour les petites choses de rien quotidiennes.

Ce n'est pas ça, les images, ce ne sont pas non plus les natures mortes, ce serait plutôt, pour ce roman, un artiste comme Bacon. Mais je ne sais pas si les artistes que j'aime entrent tellement dans mes romans. C'est plutôt une image d'actualité qui constitue le point de départ. Puis elle disparaît sous les couches du texte, et seul l'auteur sait qu'elle est là. Cela dit, j'écris en images dans le sens où je ne décris pas les sentiments, tout passe de façon assez objective par l'environnement. Une tempête de neige peut être le substitut de sentiments.

Dans *l'Exception*, un personnage écrivain dit : «Il y a un certain danger à fréquenter un auteur. Parce qu'il est toujours au travail.» C'est votre avis ?

C'est un risque d'être marié avec un auteur. On est des voleurs. Le symbole de l'écrivain dans *l'Exception* est le corbeau, c'est lui, chez nous, qui vole ce qui brille – chez vous, c'est la pie. Le corbeau accumule ce qui brille, mais aussi ce qui n'a pas de valeur, du bric-à-brac. Je pense que ça vaut pour moi, j'ai toujours des idées, je peux écrire n'importe où, n'importe quand, ici, tout de suite. Je suis toujours en train d'écrire au sens où je change le vêtu en quelque chose d'autre. L'écrivain est celui qui organise le chaos, voyez. La réalité, c'est autant de perspectives interminables que d'individus, il n'existe pas de réalité officielle. Comme on dit dans *Ör*, c'est le vainqueur qui écrit l'histoire – ce qu'on appelle l'histoire. Quand les Russes et les Alliés ont pris Berlin, 200 000 femmes allemandes ont été violées (1), ça ne fait pas partie de l'histoire car ce ne sont pas les perdants qui l'écrivent.

«Nous sommes tous porteurs de cicatrices, à commencer par celle, originelle, du nombril. On part de son propre nombril pour arriver aux cicatrices des autres. Cela fait partie de notre expérience d'avoir des cicatrices. Je le considère comme quelque chose de positif.»

L'écrivain est toujours en train de donner un sens aux choses qui n'en ont pas forcément. J'ai commencé à écrire tard, comme beaucoup de femmes écrivains – pas de retraite pour nous, je pense que les meilleures années sont à venir, comme un enfant qui se rejouit du futur –, mais je me rends compte que, par exemple, avant de devenir écrivain, j'arrêtais la voiture pour laisser passer des gens. Pendant ces quelques secondes, je savais ce qu'était leur vie, leur histoire. Je ne le racontais à personne, je pensais que tout le monde faisait ça. J'ai retrouvé récemment des journaux intimes – comme le héros de *Ör* – qui datent d'une trentaine d'années, et j'ai vu que déjà je regardais ce qui se passait en biais.

Vous étiez déjà écrivain...

Je pense, mais il n'y avait personne pour le savoir, et pour m'encourager.

Vous lisez ?

J'ai commencé à lire pendant mes études à Paris. C'était tout un monde qui s'est ouvert à moi, à la fin des années 80. A mon grand plaisir, je pouvais lire dans leur langue des auteurs étrangers. J'ai lu tous les livres des auteurs qui me plaisaient. Au lycée, j'avais lu quelques auteurs anglais. J'ai appris l'italien – j'ai lu Pavese, Elsa Morante – et le français. J'ai découvert Marguerite Duras, alors j'ai lu tous ses livres, j'ai découvert Hervé Guibert, j'ai trouvé qu'il ne ressemblait à aucun autre écrivain. Peu importe le sujet, c'est l'écriture qui compte. Je lis les premières phrases, les dernières, un peu au milieu, j'achète le livre si l'écriture est originale, pas prétentieuse, mais originale. ♦

(1) Le chiffre officiel est de 100 000.

d'être vivant, il faut passer par la mort. Je voulais écrire sur les femmes, alors j'ai fait du protagoniste un homme.

Vous avez commencé tard à publier...

J'ai été lente à mûrir. J'étais professeur à l'université, j'enseignais l'histoire de l'art dans le département que j'ai créé, j'avais beaucoup d'étudiants et j'aimais mon travail. Et puis tout d'un coup, j'ai eu envie

d'écrire ce petit premier roman, *le Rouge vif de la rhubarbe*. Je n'avais pas spécialement l'intention de le publier, mais après l'avoir lu comme s'il était écrit par quelqu'un d'autre, à ma surprise j'ai trouvé que j'avais une voix différente des autres écrivains islandais. Pas une voix plus originale, mais juste différente. Alors j'ai décidé de le proposer à un éditeur, qui l'a publié. En ce sens, c'est le roman le

plus important. Après, j'ai écrit tous mes livres, sauf le dernier, en travaillant à plein-temps. C'est pour cela que j'ai fixé une date : j'allais être un écrivain professionnel. Mais je me fous un peu de comment on s'appelle, je tiens à ma liberté, je ne me considère pas forcément comme un écrivain, on peut très bien m'appeler un bricoleur de mots.

Les œuvres d'art que vous aimez



ÉDITOS/

Prix littéraires: Femina et Goncourt en toute latitude

Par
CLAIRE DEVARRIEUX
Cheffe du service Livres
[@CDevarrieux](#)

Faut-il récompenser une œuvre, ou bien saluer les débuts d'un écrivain prometteur? Dans la dernière sélection des Goncourt, annoncée mardi en même temps que le prix Femina décerné à Marcus Malte (né en 1967), les deux cas de figure se présentent. Catherine Cusset (née en 1963) et Régis Jauffret (né en 1955) sont des romanciers de talent et d'expérience. La première concourt avec l'histoire d'un ami suicidé, *l'Autre qu'on adorait* (Gallimard), le second avec un roman épistolaire sardonique, *Cannibales* (Seuil), la correspondance d'une femme avec la mère de son ex.

L'autre duo sélectionné est composé d'auteurs également talentueux, mais nouveaux dans la profession. Leïla Slimani, née en 1981 au Maroc, s'impose avec un second roman, *Chanson douce* (Gallimard), le récit tranquillement glaçant d'une nounou assassine. Gaël Faye, jeune rappeur né en 1982 au Brurundi, a fait sensation, cette rentrée, avec *Petit Pays* (Grasset): le souvenir du paradis perdu, la guerre à hauteur d'enfant. Prix du roman Fnac, c'est un livre qui a remporté un succès éclatant, public et critique. Ce ne serait pas la première fois que le prix Goncourt récompense un premier roman. Résultat le 3 novembre. D'ici là, les jurés se demanderont, comme chaque année, s'il convient de braquer les projecteurs sur un livre dont les ventes ont été injustement paresseuses, ou de faire rejaillir sur le prix lui-même un peu de la lumière qui met



Marcus Malte, lauréat du prix Femina pour *le Garçon*. PHOTO JOËL SAGET. AFP

en valeur, depuis la fin du mois d'août, les jeunes et séduisants Gaël Faye et Leïla Slimani. Remarquons, avec la sélection Goncourt, la présence des seules grandes marques éditoriales, quand on croyait passé de mode, voire révolu, le système «Galligrasseuil».

De son côté, le prix Femina a préféré un petit éditeur, *Zulma*, à Gallimard (représenté par *Tropique de la violence* de Nathacha Appanah). Il est vrai que Zulma, maison dirigée par Laure Leroy, n'en est pas à sa première récompense (Jean-Marie Blas de Roblès a eu le Médicis en 2008 pour *Là où les tigres sont chez eux*). *Le Garçon*, de Marcus Malte (*lire Libération du 22 octobre*), est l'épopée d'un enfant sauvage: il fait l'apprentissage de la civilisation à un moment, la Première Guerre mondiale, où la condition humaine se révèle sous son pire visage.

Le «Femina étranger» revient à Rabih Alameddine pour *les Vies de papier* (Les Escales), traduit par Nicolas Richard, par cinq voix contre quatre pour Petina Gappah (*le Livre de Memory*, Lattès): une Libanaise de 72 ans brûle chaque année une bougie à la mémoire de Walter Benjamin, avant de commencer à traduire en arabe un grand auteur de la littérature mondiale. L'auteur, Alameddine, qui vit entre Beyrouth et la Californie, est également peintre. Il est né en 1959 en Jordanie de parents libanais.

Enfin, le «Femina essai» récompense Ghislaine Dunant (*lire Libération du 20 octobre*) et sa monumentale biographie littéraire, *Charlotte Delbo* (Grasset, dans la collection de Martine Saada). En somme, grands éditeurs ou labels discrets, peu importe du moment que les jurys font preuve de goût. ◆



REVUE

INTRANQUILLITÉS

Hors-série 1&2, Zulma,
200 pp., 20 €.



L'interview-fleuve de Jorge Luis Borges par Ramon Chao et Ignacio Ramonet. Une foule d'hommages au poète haïtien Jacques Stephen Alexis, assassiné en 1961 par la dictature. Une rêverie collective autour de la figure du Che. Ainsi que pléthore de poèmes, nouvelles, photos, dessins et tableaux réalisés par des artistes venus des quatre coins du monde. C'est le sommaire de ce «best-of» de la revue *IntranQu'illités*. Depuis 2012, James Noël et Pascale Monnin donnent «carte blanche à tous les rêveurs à gages», rassemblant toutes les énergies créatrices pour les fondre en pavés annuels de centaines de pages. Ce hors-série s'adresse à ceux qui n'auraient pas pu lire à temps les deux premiers numéros de la revue, aujourd'hui épuisés. Son format réduit (cent pages de moins que le dernier en date, une maquette plus compacte) favorise une entrée en douceur dans la jungle débordante d'une publication hors-norme. Dany Laferrière, Yahia Belaskri, Yanick Lahens, Hubert Haddad, Ananda Devi, Arthur H... Ils sont présents dans ce «beau rêve en mouvement» dont l'épicentre haïtien rayonne sur tous les continents. **E.R.**